

Le journal d'Emmy Moore

Jane Bowles

Volume 32, numéro 1 (187), février 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bowles, J. (1990). Le journal d'Emmy Moore. *Liberté*, 32(1), 58-64.

JANE BOWLES

LE JOURNAL D'EMMY MOORE*

Il y a des jours où j'oublie pourquoi je suis ici. Aujourd'hui encore, j'ai écrit à mon mari toutes les raisons qui m'ont poussée à venir. Il m'a encouragée à venir chaque fois que j'étais dans le doute. Il a dit que le pire danger pour moi, c'est un état de flottement, alors je lui ai écrit les raisons de ma venue à l'hôtel Henry – c'est ma huitième lettre à ce sujet – mais chacune me donne l'occasion de renforcer ma position. Je recopie la lettre ici. Que l'on ne s'y trompe pas: j'ai l'intention de publier mon journal. Je veux être publiée pour la gloire, mais aussi pour aider les autres femmes. Voici ma lettre à Paul Moore, mon mari depuis seize ans. (Je n'ai pas d'enfant.) D'ascendance irlandaise du nord, c'est un avocat très sérieux. C'est aussi un solitaire et un fervent de la nature. Il connaît tous les champignons, tous les arbres et tous les arbustes et s'intéresse à la géologie. Mais ces intérêts ne m'excluent pas pour autant. Il est compréhensif et bon pour moi. Il désire ardemment que je sois heureuse et s'inquiète que je ne le sois pas. Il sait tout de moi, y compris à quel point je regrette d'être une femme si féminine. En fait, je suis exceptionnellement féminine pour une Américaine de souche anglaise. (Née

* *Emmy Moore's Journal*, nouvelle extraite de: Jane Bowles, *Feminine Wiles*, Black Sparrow Press, Santa Barbara, 1977 (Copyright © 1970, 1972, 1976, 1977 par Paul Bowles). Traduction de Dominique Issenhuth, grâce à l'aimable autorisation de Paul Bowles et de Bridget Aschenberg de International Creative Management Inc.

à Boston.) J'ai presque le type «turc». Pas physiquement, du moins pas entièrement, parce que, toute rondelette que je sois, j'ai les joues rouges et hâlées d'une Écossaise et les yeux ronds, et pas du tout bridés ni en amande. Mais j'ai parfois la certitude d'exhaler une atmosphère semblable à la leur (celle des femmes turques), et alors je me méprise. Je trouve que les femmes de mon pays sont extraordinairement masculines et indépendantes, capables de diriger un régiment ou de se débrouiller seules sur une île déserte, en cas de nécessité. (Ce sont de piètres exemples, mais je me fais comprendre.) Pour moi, c'est déjà toute une aventure d'être venue seule ici à l'hôtel Henry, de déjeuner et de dîner toute seule. Si possible, avant de mourir, j'aimerais devenir un peu plus indépendante et un peu moins turque que maintenant. Avant de continuer, je ferais mieux de dire tout de suite que je n'ai pas l'intention de vexer les Turques. Elles sont vraisemblablement occupées à lutter intérieurement contre ce penchant spécifiquement turc que je réfrène en moi. Je me rends compte aussi (bien que cela n'ait rien à voir) que de nombreuses Turques sont belles, et je crois qu'elles ont abandonné le port du voile. N'importe quelle autre Américaine saurait avec certitude si, oui ou non, les voiles ont été mis de côté, tandis que moi, j'hésite à me prononcer de façon catégorique. J'ai l'impression qu'elles se sont vraiment débarrassées de leurs voiles, mais je ne le jurerais pas. D'ailleurs, si c'est le cas, j'ignore tout à fait à quel moment. Est-ce autrefois ou récemment?

Voici ma lettre à Paul Moore, mon mari. Elle en dit davantage sur les Turques. Puisque j'écris ce journal avec l'intention de le publier, je ne veux pas discourir comme si j'avais une latitude absolue. Aucun éditeur n'essaiera d'imprimer un journal ÉNORME écrit par une inconnue. Le risque financier serait trop grand. Même moi, si ignorante de toutes les questions d'affaires, je sais cela. Tandis qu'il se peut qu'on en édite un petit.

Ma lettre (écrite hier, c'était le lendemain de la soirée où, soûle dans la salle Blue Bonnet, j'ai accosté un vendeur):

Très cher Paul,

Il m'est absolument impossible de poursuivre mon expérience ici, à l'hôtel Henry, sans essayer de justifier ou tout au moins d'expliquer par lettre les raisons pour lesquelles je suis ici et ce, assez régulièrement. Tu m'as encouragée à écrire chaque fois que j'éprouverais le besoin de clarifier mes idées. Mais tu m'as bien dit que je ne dois pas me sentir obligée de justifier mes actes. Cependant, j'éprouve vraiment le besoin de les justifier, et je suis sûre qu'aussi longtemps que la métamorphose souhaitée ne sera pas accomplie, je continuerai à éprouver ce besoin. Oh, je sais très bien que tu ne manquerais pas de m'interrompre ici pour me mettre en garde contre un espoir exagéré. Alors, au lieu de métamorphose, je dirai l'amélioration souhaitée. Mais d'ici là, je dois me justifier tous les jours. Il se peut que tu reçoives une lettre par jour. Il y a des jours où le besoin d'écrire me monte à la gorge comme un cri irréprouvable.

Pour ce qui est du problème turc, j'y arrive. Tu dois savoir mon admiration pour la civilisation occidentale; c'est-à-dire pour les femmes qui en font partie. J'ai conscience de ne pas être à leur hauteur et, par un curieux hasard, de n'être pas née là où j'aurais dû, en Turquie. À cause de mon imprécision habituelle, je ne peux même pas dire combien de pays contribuent à ce que nous appelons la civilisation occidentale, mais je crois que la Turquie est le point de rencontre de l'Orient et de l'Occident, n'est-ce pas? Je peux presque me représenter les femmes là-bas, d'après ce que j'ai entendu dire sur ce pays et les photos que j'ai vues. Mais quant à être troublée ou obsédée par de véritables Orientales, non. (Je fais allusion aux Chinoises, aux Japonaises, aux Indiennes, etc.) Naturellement, je suis moins touchée par les femmes d'Extrême-Orient, parce qu'il n'y a pas de danger que je sois comme elles. (Les Turques sont juste à la bonne distance.) Les femmes d'Extrême-Orient sont si loin, à l'autre bout de la terre, qu'il se peut qu'elles soient aussi indépendantes et masculines que les Occidentales. Celles qui vivent entre

les deux zones masculines seraient douces et féminines. Évidemment, je n'y crois pas un seul instant; pourtant les vraies Orientales sont si loin, elles représentent un tel mystère pour moi, que cela pourrait aussi bien être vrai. Quelle qu'elle soit, leur nature ne pourrait pas m'affecter. Elles ont l'air trop différentes de moi. Tandis que les Turques, non. (Leur allure est exactement semblable à la mienne, hélas!)

J'en viens à l'essentiel. Je sais très bien que tu vas prendre ce discours pour une sorte de blague. Ou, sinon, tu vas m'en vouloir de faire des généralisations aussi absolues et inexactes. C'est vrai, tu ne manqueras pas de trouver ma description du monde inexacte. Je me rends bien compte moi-même que cette conception des femmes (leur répartition en trois groupes: Occident, Moyen-Orient et Orient) est puérite. On pourrait même tout bonnement la qualifier d'inepte. Pourtant, je t'assure que c'est réellement ainsi que je vois les choses, pour peu que je me détende et que je scrute ce que j'ai vraiment dans la tête. (Bien qu'avec mon talent d'imitatrice je puisse faire semblant de juger avec les yeux d'une personne instruite, quand je le veux.) Puisque je me décris à toi avec une telle franchise, pourquoi ne pas y aller carrément et t'avouer que ma représentation intime du monde est grossièrement erronée? J'ai complètement oublié d'y inclure les pays latins. (La France, l'Italie, l'Espagne.) C'est un fait, j'ai sauté du monde anglo-saxon au monde semi-oriental comme s'il n'y avait aucun pays entre les deux. Je sais qu'il y en a. (J'ai même vécu dans deux d'entre eux.) Mais ils ne rentrent pas dans ma classification. Je ne pense guère aux Latines, tout simplement, et c'est moins compréhensible que de ne pas penser aux Chinoises, aux Javanaises ou aux Japonaises. Tu peux le comprendre toi-même sans que j'aie à te l'expliquer. Je sais pourtant que les Françaises s'intéressent davantage aux sports qu'autrefois, et, malgré tout, il se peut fort bien que maintenant on ne puisse les différencier des Anglo-Saxonnes. Je ne suis pas allée en France récemment, alors je n'en suis pas sûre. Mais, de toute façon, les femmes de ces pays ne rentrent pas dans ma vision du monde. Ou devrais-je dire que le fait d'avoir complètement oublié d'en tenir compte n'a pas changé ma manière de concevoir la classification des

femmes dans le monde? Aussi incroyable que cela te paraisse, ce fait n'a absolument rien changé (que j'aie oublié tous les pays latins, y compris l'Amérique du Sud). Je veux que tu saches toute la vérité en ce qui me concerne. Mais ne va pas t'imaginer que je ne pourrais pas te dissimuler mon ignorance si je le voulais. Je suis si rusée, si féminine que je pourrais passer toute la vie à tes côtés et recommencer à te leurrer tous les jours. Mais je ne veux rien avoir à faire avec les manigances féminines. Je sais les heures qu'elles peuvent dévorer. Beaucoup de femmes sont ravies de passer le temps à tisser leur toile. C'est une occupation accaparante, et qui leur donne l'impression d'aller quelque part. En vérité, c'est fort possible, tant et aussi longtemps qu'il y a un homme à mener par le bout du nez. Car une maniganceuse seule est un bien triste tableau. Évidemment.

J'essaierai d'être franche avec toi pour pouvoir vivre à tes côtés sans faire pitié. J'aime encore mieux balancer mes ruses féminines par la fenêtre, même si je ne me retrouve pas plus avancée qu'un péquenot illettré ou le dernier des poissons raclant le fond de la mer. Pour le moment, je suis trop fatiguée pour continuer à écrire. Bien que j'aie l'impression de ne pas avoir suffisamment clarifié ou justifié.

Je t'écrirai bientôt à propos de l'influence que la guerre a eue sur moi. Je t'en ai parlé, mais tu n'as jamais eu l'air de prendre ce fait très au sérieux. Peut-être qu'après avoir vu noir sur blanc ce que je ressens, tu changeras d'opinion sur moi. Peut-être vas-tu me quitter. J'accepte ce défi. C'est un risque qui fait partie de mon expérience à l'hôtel Henry. Je me suis soûlée avant-hier soir. On ne dirait pas que j'ai quarante-sept ans, hein?

À toi,

Emmy

Maintenant que j'ai recopié cette lettre dans mon journal (j'avais oublié de mettre un carbone), je vais faire ma promenade. J'avais prévu quelques semaines de solitude à l'hôtel Henry avant d'entreprendre quoi que ce soit. Je n'avais même pas l'intention d'écrire mon journal si tôt, je me figurais simplement que j'allais rassembler tranquillement mes idées en

attendant que les nœuds de l'habitude se défassent d'eux-mêmes. Mais après une semaine ici – il y a deux nuits – je me suis sentie étonnamment seule et coupée de mon passé, alors j'ai commencé à écrire mon journal.

Mon premier contact intéressant a été le vendeur que j'ai rencontré dans la salle Blue Bonnet. J'avais entendu parler de cet excentrique par ma belle-famille, les Moore, bien avant de venir ici. Laurence Moore, le cousin de mon mari, m'a parlé de lui quand il a su que je venais. Il a dit: «Allez faire un tour au magasin à rayons Grey & Bottle et vous verrez un homme à la figure rouge et maigre et aux cheveux roux qui vend du tissu à la pièce. Cet homme a une rente et il est apparenté à Hewitt Molain. Il n'a pas besoin de travailler. Il était dans la même association professionnelle que moi. Puis il a disparu. Ensuite, j'ai appris qu'il travaillait là, chez Grey & Bottle. Je suis allé lui dire bonjour. Pour un toqué, il a l'air tout à fait convenable. Vous pourriez même aller prendre un verre avec lui. Je pense qu'il peut très bien soutenir une conversation d'ordre général.»

Je n'ai pas parlé de Laurence Moore au vendeur parce que j'ai eu peur de l'agacer. J'ai menti en prétextant que j'étais ici depuis des mois, alors que je n'en suis en réalité qu'à ma deuxième semaine à l'hôtel Henry. Je veux que tout le monde croie que je suis ici depuis longtemps. Ce n'est évidemment pas pour impressionner. En quoi un long séjour à l'hôtel Henry pourrait-il être impressionnant? Toute personne saine d'esprit s'inquiéterait que j'aie jusqu'à poser cette question. Je la pose, parce qu'au fond de mon cœur je pense effectivement qu'un long séjour à l'hôtel Henry a quelque chose d'impressionnant. On se doute bien que c'est ce que je crois, et penser que c'est impressionnant montre même que je suis saine d'esprit, mais ce serait plutôt anormal de m'attendre à ce que quelqu'un d'autre le pense, surtout un étranger. Peut-être que j'aime tout simplement m'entendre le dire. Je l'espère. J'écrirai davantage demain, il faut que je sorte maintenant. Je vais m'acheter une réserve de cacao. Quand je

ne suis pas soûle, j'aime boire une tasse de chocolat avant de m'endormir. Mon mari aussi.

* * *

Elle ne put supporter une minute de plus l'atmosphère surchauffée de la chambre. Elle eut quelque difficulté à remonter la fenêtre. Le vent frais s'engouffra. Quelques feuilles volantes décollèrent et allèrent se plaquer contre l'étagère à livres. Elle referma la fenêtre et les feuilles tombèrent par terre. L'air froid avait changé son humeur. Elle jeta les yeux sur les feuilles. C'étaient des pages de la lettre qu'elle venait de recopier. Elle les ramassa et lut: *j'ai l'impression de ne pas avoir suffisamment clarifié ou justifié.* Elle ferma les yeux et secoua la tête. Elle avait été si heureuse de recopier cette lettre dans son journal; pourtant, maintenant qu'elle en parcourait les pages éparpillées, le cœur lui manquait. «Je n'ai rien dit du tout. Je n'ai pas clarifié les raisons de mon séjour à l'hôtel Henry. Je ne me suis pas justifiée.»

Elle promena machinalement les yeux autour de la pièce. Il y avait une bouteille de whisky par terre à côté d'un pied du bureau. Elle se leva, l'attrapa par le goulot et s'installa avec elle dans sa chaise d'osier favorite.